

ESPACE DÉMOCRATIQUE DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE CONTEMPORAINE

Stéphane Inkel et Julien Lefort-Favreau

Volume 46, numéro 1 (136), automne 2020

Espace démocratique de la littérature québécoise contemporaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1075864ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1075864ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Inkel, S. & Lefort-Favreau, J. (2020). ESPACE DÉMOCRATIQUE DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE CONTEMPORAINE. *Voix et Images*, 46(1), 7–12.
<https://doi.org/10.7202/1075864ar>

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

ESPACE DÉMOCRATIQUE DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE CONTEMPORAINE

+ + +

STÉPHANE INKEL

Université Queen's

JULIEN LEFORT-FAVREAU

Université Queen's

L'on assiste depuis la fin du xx^e siècle à un éclatement des pratiques littéraires (une diversification des genres, une porosité entre la fiction et la non-fiction, un développement du volet documentaire), au Québec au même titre qu'en France ou aux États-Unis. Dans la mesure où la littérature est l'un des modes de narration du réel, tout à la fois une modalité d'écoute du monde en lui-même et d'élaborations de narrations alternatives, il semble possible de mettre en rapport un tel fractionnement des pratiques avec la multiplication des discours et des identifications politiques cherchant à contester les pouvoirs hégémoniques.

Nombre de réflexions récentes tentent de valoriser la place de la littérature au sein de l'espace social dans une volonté affirmée de compenser une perte d'influence présumée. Certains confèrent aux écrits littéraires une visée éthique, un rôle *capabilisant*¹. D'autres préfèrent lui accorder des vertus actualisantes ou transitionnelles². La littérature serait également dotée d'une capacité à aider tout un chacun à inventer des *formes de vie*, à mener son existence différemment, guidé par les mots des écrivains.es³. Ces contributions significatives tracent les contours d'un imaginaire démocratique de la littérature dans lequel les écrivains.es ont des pouvoirs émancipateurs et participent à un large espace que l'on peut qualifier de délibératif ou, dans la foulée des travaux des philosophes Chantal Mouffe et Ernesto Laclau, d'agonique⁴.

1 Martha Craven Nussbaum, *L'art d'être juste. L'imagination littéraire et la vie publique*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Solange Chavel, Paris, Climats, 2015, 275 p.

2 Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires?*, préface de François Cusset, Paris, Amsterdam, 2007, 363 p.; et Hélène Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2016, 317 p.

3 Marielle Macé, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2011, 288 p., et Styles. *Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 2016, 355 p. Voir aussi, dans une perspective pragmatique encore plus affirmée, Florent Coste, *Explore. Investigations littéraires*, Paris, Questions théoriques, coll. « Forbidden Beach », 2017, 368 p.

4 Voir Ernesto Laclau et Chantal Mouffe, *Hégémonie et stratégie socialiste. Vers une démocratie radicale*, traduit de l'anglais par Julien Abriel, Paris, Les solitaires intempestifs, 2009 [1985], 336 p. De Chantal Mouffe, voir aussi *Le paradoxe démocratique*, traduit de l'anglais par Denyse Beaulieu, Paris, Beaux-Arts de Paris éditions, coll. « N.B./D'art en questions », 2016, 152 p., et *Agonistique. Penser politiquement le monde*, traduit de l'anglais par Denyse Beaulieu, Paris, Beaux-Arts de Paris éditions, coll. « D'art en questions », 2014, 164 p.

Reste à savoir dans quelles conditions s'exercent ces pouvoirs et dans quelle temporalité ils s'inscrivent.

Plutôt que de considérer la littérature comme un reflet fidèle des débats politiques qui agitent l'espace public, nous tenterons, dans le présent dossier, de saisir la manière dont elle forme un espace démocratique alternatif qui, sans être autonome, oppose une forme de concurrence aux discours hégémoniques et prend en charge des débats non résolus dans l'espace public ou qui n'ont pu surgir que dans ses marges. Plus précisément, nous chercherons à baliser l'interaction entre une démocratie agonique (telle que théorisée par la philosophe belge Chantal Mouffe) — un espace de «litige» où, comme le précise Jacques Rancière, le conflit porte autant sur «la situation même de l'interlocution⁵», c'est-à-dire sur l'identité propre des interlocuteurs admis au sein de l'espace démocratique, que sur les enjeux de cette interlocution — et la littérature en tant que lieu d'élaboration d'une conflictualité souvent refoulée ou repoussée dans les marges du discours social. Il s'agira donc de sonder l'espace litigieux que l'écriture cherche à relayer au sein de la représentation. Une telle tendance se manifeste par résistance à la reprise des outils de la narration par les forces idéologiques, au discours gestionnaire, à l'aliénation du monde du travail et aux discours identitaires.

L'une des manières d'envisager cet espace à l'échelle du littéraire consisterait à repérer les modalités d'inscription d'une fracture politique ou sociale à l'intérieur des textes. Pensons ici au travail de Lise Tremblay, qui, dans *La héronnière* ou *L'habitude des bêtes*, s'applique à dessiner des divisions entre villageois et «estivants» (résidents urbains ayant une demeure secondaire en région), superposant à cette division toute une série de manières de faire ayant trait à la justice, à la circulation de la parole, etc. Pensons également à l'œuvre de Michael Delisle, qui texte après texte retrace une dichotomie sociale entre les classes populaires et les classes privilégiées afin de la remettre en mémoire à l'heure où la banlieue semble le lieu hégémonique de la classe moyenne. Pensons encore au cycle *Soifs* de Marie-Claire Blais, qui ouvre son espace dialogique à l'entrelacs de voix multipliant non seulement les positions sociales, mais aussi les «demandes», au sens où l'entend Ernesto Laclau, c'est-à-dire toute une série d'affects allant de la simple pétition à de véritables exigences, devant trouver leur place dans le discours afin de pouvoir mener à la constitution d'identités politiques. Il en va de même dans les textes récents de Kevin Lambert (*Querelle de Roberval*) ou d'Erika Soucy (*Les murailles*), où des demandes liées au genre et ayant trait à l'intime se superposent à des conflits sociaux comme une grève, l'hégémonie du discours patronal, le caractère arbitraire de grands projets (miniers, hydro-électriques) assurant la survie de régions mono-industrielles, etc., composant de fait, dans l'espace polyphonique de leur représentation, ce qu'Ernesto Laclau appelle une «chaîne d'équivalence», c'est-à-dire la mise en commun de demandes populaires par ailleurs hétérogènes, mais constituant, une fois rassemblées, «une frontière antagoniste⁶» proprement politique.

5 Jacques Rancière, *La méésentente. Politique et philosophie*, Paris, Galilée, coll. «La philosophie en effet», 2002 [1995], p. 141.

6 Ernesto Laclau, *La raison populiste*, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Ricard, Paris, Éditions du Seuil, coll. «Ordre philosophique», 2008, p. 93.

Ces divisions, ces lignes de fracture peuvent servir de grille d'analyse à nombre de productions contemporaines. En fait, il faut y insister, les exemples ne manquent pas, tant l'on retrouve, au sein de la littérature contemporaine, de narrations tissées à même les discours constituant les demandes hétérogènes au fondement de la division proprement politique, « plurielle » (Mouffe), de l'espace social, qu'il s'agisse de l'exploration du rôle des « appareils narratifs » individuels dans notre inscription au sein de cet espace social à laquelle nous convie *Histoires de s'entendre* de Suzanne Jacob ou de l'exploitation ludique des travers du libéralisme contemporain de Renaud Jean dans *Rénovation*. Catherine Ocelot (*La vie d'artiste*) ou Julie Delporte (*Moi aussi je voulais l'emporter*), quant à elles, imposent un féminisme mélancolique, irrigué par la vague #metoo, qui reformule à nouveaux frais le slogan « le privé est politique » si cher aux féministes de la seconde vague. Marie Saur, dans *Les tricoteuses*, montre les réminiscences des luttes syndicales du passé dans une intrigue policière aux effluves libertaires. *Ouvrir son cœur* d'Alexie Morin se construit comme un roman d'apprentissage avec en son cœur — justement — l'exclusion sociale, la violence symbolique telle qu'elle se joue dans une petite communauté de l'Estrie. *Forêt contraire* d'Hélène Frédérick figure un conflit de codes violent entre la civilisation et la forêt, entre le monde économique et la désobéissance civile. Patrick Nicol, dans *Terre des cons*, *Vox populi* et *Les manifestations*, tente de cerner ce qui est mortifère dans le discours social, les effets de l'aliénation collective dans l'intimité de personnages moroses. Sans compter tous les écrivain.es qui ont intégré les événements de la grève étudiante de 2012 à leurs romans : Élise Turcotte, *Le parfum de la tubéreuse* ; Simon Brousseau, *Synapses* ; Stéphanie Clermont, *Le jeu de la musique*. Évoquons finalement l'émergence, depuis une vingtaine d'années, d'une littérature autochtone (mentionnons Joséphine Bacon, Natasha Kanapé-Fontaine, Louis-Karl Picard-Siouï) qui vient redécouper ce qui est pensable et dicible en littérature québécoise, donnant une parole à ceux et celles qui ont été historiquement exclus de l'espace artistique tout en nommant avec une acuité renouvelée le territoire québécois — en un mot : qui vient donner un sens renouvelé au mot « souveraineté ». Autant d'exemples qui montrent que le politique préoccupe la littérature québécoise d'aujourd'hui, mais sans projet téléologique, plutôt comme un faisceau de questions démocratiques difficiles trouvant des solutions langagières le temps d'un texte.

Les pratiques politiques de la littérature contemporaine sont, nous le postulons, foisonnantes. Il semblerait que c'est plutôt la critique qui tarde à faire écho à cette multiplication des pratiques participant à la joute des discours actuels. Dans un constat qui a de l'âge, mais qui n'a pas été réfuté par les travaux critiques des dernières années⁷, François Dumont relevait, à l'occasion d'une chronique portant

7 Du moins si l'on se fie aux dossiers des revues savantes consacrées en tout ou en partie à la littérature québécoise, très peu nombreux à avoir mis le politique au cœur de leurs recherches. Les dossiers « Éthique et littérature » (*Études littéraires*, vol. XXXI, n° 3, été 1999) et « Responsabilités de la littérature : vers une éthique de l'expérience » (*Études françaises*, vol. XLVI, n° 1, 2010) offrent l'exemple d'un glissement du politique vers l'éthique traduisant notamment l'essoufflement du prisme national. Un dossier de la revue *Études littéraires*, « Le littéraire et le politique : points d'ancrage » (vol. XXXIII, n° 1, automne-hiver 2001), ne porte quant à lui que partiellement sur la littérature québécoise (un article sur Pierre Vadeboncoeur et un autre sur *Les manuscrits de Pauline Archange* de Marie-Claire Blais).

notamment sur *Langagement* de Lise Gauvin, que « [t]out se passe comme si, du moins du point de vue de la langue, le temps de la politique était passé et n'était plus qu'un mauvais souvenir⁸ ». Le présent dossier souhaite ramener la conflictualité fondamentale de l'espace démocratique au cœur de l'analyse de la littérature québécoise contemporaine.

Dans l'entretien qu'il nous accorde pour ce dossier, Pierre Nepveu fait un retour sur son œuvre poétique et critique afin de saisir les configurations politiques dans la littérature québécoise actuelle. De son « dépaysement » de Miron jusqu'aux lignes aériennes de Mirabel, son travail est tout entier voué à faire voir une hétérogénéité de la culture québécoise. Mais pour Nepveu, la littérature n'est pas politique au sens où elle serait « embarquée » : elle précède même parfois le social en formulant « sur le mode de la protestation, de la dénonciation », mais aussi du témoignage de la pluralité des points de vue et de la discontinuité (historique, sociale, identitaire). Selon Nepveu, elle dépasse le conflit pour le résoudre dans le langage.

Faisant l'hypothèse, suivant la définition qu'en a donnée récemment Chantal Mouffe, d'un « moment populiste » repérable dans la fiction québécoise contemporaine, Stéphane Inkel cherche à repérer l'établissement de nouvelles « frontières sociales » qu'une telle panne de la représentation politique suppose à travers le travail de subjectivation à l'œuvre dans l'écriture. Partant des œuvres récentes de Lise Tremblay, d'Erika Soucy ou de Maude Veilleux, l'auteur se penche sur ce que révèle la distance propre à ce que Fernand Dumont appelait la « culture seconde » lorsque les protagonistes de ces œuvres reviennent sur la régionalité du monde de l'enfance. Cette posture privilégiée, à la fois dans et hors des classes populaires qui s'y trouvent représentées, donne à voir des agencements discursifs au cœur des processus de subjectivation par lesquels s'effectuent le brouillage et le déplacement des frontières sociales dessinant le discours hégémonique.

Dans son article, Martine-Emmanuelle Lapointe s'intéresse à trois « fictions de l'après » et à la « logique de la ruine des systèmes démocratiques » que toutes trois, sur le modèle des projections dysphoriques des problèmes du présent que l'on trouve dans nombre de récits d'anticipation, s'appliquent à représenter. Or le rétrécissement de l'espace public s'accompagne d'une négation de l'avenir qui, sous les visions de destruction presque désinvoltes que ces romans incarnent, annonce peut-être une « rédemption » possible à partir des ruines mêmes que ces visions révèlent ; un reste de solidarité ou un surcroît de révolte à partir desquels repenser les luttes d'aujourd'hui.

Dans une étude portant sur la mise en fiction d'une violence extrême commise contre deux femmes, Cassie Bérard et Marie-Pier Lafontaine montrent comment Catherine Leroux et François Blais cherchent par leur projet à redonner une dimension politique à cette violence — en raison de son caractère « sériel et systémique » — que son classement sous la rubrique « fait divers » avait pour effet d'oblitérer. Éclatement narratif et polyphonique faisant le procès des insuffisances des institutions policière et judiciaire n'ayant pas réussi à restituer une histoire à une femme trouvée morte près de l'hôpital Royal Victoria ; ambiguïisation de l'autorité chez François Blais par

8 François Dumont, « Politiques littéraires », *Voix et Images*, vol. XXVI, n° 1, automne 2000, p. 170.

l'articulation de la compulsion documentaire de tout ce qui aura entouré la disparition de Mélanie Cabay, en 1994, et d'une pratique de l'autobiographie dérisoire et autodénigrante; les autrices montrent qu'une « démocratie littéraire », qui est aussi une éthique, surgit de l'agencement et de la dislocation des voix visant toutes deux les formes de hiérarchie qui sont celles de l'hégémonie.

À travers l'analyse des différentes figures politiques horizontales nées d'une crise de l'autorité dans le roman récent de Simon Leduc, *L'évasion d'Arthur ou la commune d'Hochelaga*, Louis-Daniel Godin se propose d'explorer les modes opératoires de la « tierceté » dans « les nouvelles formulations de la grammaire sociale » (note 9, p. 70) postmoderne issues de l'ébranlement de la « maison du Père ». L'auteur montre à travers son article comment la littérature peut être comprise comme un espace démocratique de subjectivation, c'est-à-dire un lieu où les sujets s'inventent malgré, voire à partir de la place vide du père, s'inventant, plus précisément, à travers les nouveaux tiers qu'ils instaurent, en constante redéfinition.

C'est à un double parcours que nous convoque pour sa part Rachel Nadon. Elle nous propose d'abord le « récit d'une absence » dans l'histoire de la littérature québécoise, qui est surtout une absence critique face à une représentation du travail plus présente que ne le laisse entendre la réception diffuse qu'elle a occasionnée. À la recherche des « esthétiques démocratiques », relevées par Nelly Wolf dans les représentations littéraires du peuple en France, tant dans la littérature québécoise de la seconde moitié du ^{xx}e siècle que dans deux exemples contemporains, l'autrice remarque la difficulté pour ces représentations de s'affranchir de la matrice typée du « roman social ». Elle s'applique ensuite à repérer si les exemples contemporains de ces « esthétiques démocratiques » parviennent à échapper à une telle matrice. *Querelle de Roberval* de Kevin Lambert, par son mélange des genres et des postures — sexuels autant que discursifs — comme des références, parviendrait à « dérange[r] le cours normal des choses » et des représentations entourant le *topos* du conflit syndical; un espace ambigu « qui n'antagonise ni ne célèbre » la classe populaire, mais la problématise pour la reconvoquer dans l'espace démocratique d'aujourd'hui.

On ne trouvera nulle velléité d'exhaustivité dans ce dossier, mais remarquons des lignes de force dans la littérature québécoise contemporaine: une volonté claire de nommer l'espace social comme un lieu traversé par des tensions qui sont autant de discussions, de redéfinitions des mots de la démocratie. Ainsi, loin d'être des prophètes de malheur ou de se poser en porte-étendard du Grand Soir toujours à venir (la nation à venir; le socialisme à nos portes), les écrivain.es québécois.es contemporains semblent plutôt préoccupé.es par le projet de fournir des narrations conséquentes aux fractures du présent. Alexandre Gefen, dans *Réparer le monde*⁹, inscrit la littérature française contemporaine dans le paradigme de la philosophie de sollicitude, suivant l'hypothèse qu'elle aurait une visée thérapeutique, l'ambition de ressouder les communautés décimées par le manque de projets collectifs, de corriger les traumatismes de la mémoire individuelle et collective. Le présent dossier place la littérature québécoise sur un autre terrain: il s'agit plutôt ici de mettre en rapport des

9 Alexandre Gefen, *Réparer le monde. La littérature française face au ^{xx}e siècle*, Paris, José Corti, coll. « Les essais », 2017, 392 p.

discours disloqués, de profonds antagonismes qui sont sociaux, mais aussi, et tous les articles de ce dossier nous le montrent, en dernière instance, narratifs. C'est là où la question de la représentation politique et celle de la représentation artistique se rencontrent, sans pour autant bien se comprendre.